

L'EPOQUE.

III.

LES AMBITIEUX.

Oh ! par ma foi, je ris quand j'entends les rieurs
S'égarer aux dépens des temps antérieurs.
Citer les vieilles cours comme un foyer de brigues,
Séjour de l'esclavage et des laches intrigues,
Où chacun s'efforçait d'aduler le tyran
Pour capter sa faveur et s'élever d'un cran.
Oui, sans doute, jadis on voyait à Versailles
Pulluler près des rois la grande valetaille ;
La soif des pensions, des emplois, des honneurs,
Pour la sucer, la France avait plus d'un vampire,
Mais, j'en atteste ici le Consulat, l'empire,
La Restauration, enfin le temps qui court,
Sommes-nous bien guéris de cet esprit de cour
Qui fait qu'on s'avillit aux choses les plus basses,
Dés qu'il faut emporter des charges et des grâces ?
Voi-t-on moins de placets et de pétitions ?
Répugnons nous beaucoup aux génuflexions ?
N'avons-nous pas, autant que tels flatteurs célèbres,
La flexibilité des reins et des vertèbres,
Et ne savons-nous pas, devant les protecteurs,
Courber le dos en bons et vrais solliciteurs ?
Pour les siècles passés quelque dédain qu'on feigne,
Aujourd'hui, comme alors, le servilisme règne.
On a même avivé cet instinct éternel,
Grâce au gouvernement consti—tuti—onnel.
(Pardou pour ce long terme, aux vers antipathique
Comme tant d'autres mots du patois politique.)
Interrogeons les faits : loin que la liberté
Ait jeté dans les cœurs un peu plus de fierté,
Tout fourmille à présent de faiseurs de visites,
De valets éhontés, d'insectes parasites.
Pour complaire aux puissants, pour attirer leurs yeux,
C'est à qui sous leurs pieds s'applatira le mieux.
Du matin jusqu'au soir la foule les obsède ;
Le demandeur près d'eux au demandeur succède.
Heureux les importuns ! pour s'en débarrasser,
Ils sont sûrs qu'à la fin il faudra les placer.
De dix, de vingt refus on dévore la honte ;
On se fait comme un droit des escaliers qu'on monte ;
On truche, on tend la main avec impunité,
Malgré les réglemens sur la mendicité.
Nos institutions en postulants fertiles,
Ont accru de beaucoup le nombre des reptiles.
Ce désir d'obtenir, désir empoisonneur,
Que de fois a-t-il fait capituler l'honneur !
Combien de citoyens, au pouvoir qui les dote,
Par un sale marché, prostituant leur vote !
Que d'hommes à ressorts, par ordre se mouvant,
Et bons à consulter pour voir d'où vient le vent !
Que de caméions, de modernes Protées,
Ames par l'intérêt et par l'or garrottées,
Prononçant les sermens que dicte le souffleur,
Et changeant comme on veut de forme et de couleur !

Voilà les dignes fruits d'un gouvernement libre
Qui devait retremper la populaire fibre,
Mais qui n'a d'autre effet, du moins jusqu'aujourd'hui,
Qu'un furieux désir de gouverner autrui.
Depuis qu'à tout Français tout poste est accessible,
Nul dans son petit coin ne peut rester paisible,
Et chacun, au pouvoir ayant des droits égaux,
Pour en saisir un bout monté sur ses ergots.
C'est là le point central vers lequel tout gravite,
On a beau dire aux gens : Vous allez un peu vite ;

Réprimez les ardeurs de votre ambition :
L'admissibilité n'est point l'admission.
Les enragés qu'ils sont ne veulent rien entendre,
Et vers l'aimant fatal ils ne cessent de tendre,
Entraînés par l'orgueil dont la voix les séduit,
Le droit n'est rien pour eux si le fait ne s'ensuit.
L'échelle des grandeurs devant leurs yeux se dresse ;
Pour y mettre le pied, on s'agit, on se presse,
Et le dernier de tous in petto se promet
D'y grimper lentement et d'atteindre au sommet.
Pourquoi pas ? de nos jours, la Chambre, la tribune,
Peuvent faire au plus humble une haute fortune.
Le régime actuel est un escamoteur,
Un rare et merveilleux prestidigitateur,
Qui sous son gobelet met quelquefois un cuistre
Et d'un coup de baguette en fabrique un ministre.

Non que je veuille ici désapprouver nos lois
D'ouvrir au plébéien la route des emplois.
Je vois avec plaisir qu'il n'est plus de barrières,
Que chacun peut entrer dans toutes les carrières,
Et je n'aimerais pas qu'entravant les chemins
On pût dire au talent : Montre tes parchemins,
Mais cette ambition que nos chartes font naître
Comme une épidémie en tous les lieux pénètre ;
Et que de projets fous, de vœux exorbitants
Germent au fond des cœurs ! Tel qui dans d'autres temps
Eût limité sa gloire à vendre du cirage,
Aujourd'hui, fasciné par un brillant mirage,
S' imagine déjà nager dans la grandeur,
Se voit représentant, préfet, ambassadeur,
Et, de ses longs succès pour clore la série,
Se repose en idée au sein de la patrie.
Mais quel mal, direz-vous, que tous ces prétendants
Vers les honneurs ainsi poussent des vœux argents,
Et fassent à part eux leurs châteaux en Espagne ?
Quel mal ! c'en est un grand, qu'un tel vertige gagne.
Car tout s'agit alors ; car chacun, dans ce cas,
De sa place présente est amèrement las,
Et ce sont pour l'Etat des éléments de trouble,
Et dans le corps entier le malaise redouble,
Quand tant de bons bourgeois, mécontents de leur lot,
Quittent leur échelon pour s'élaner plus haut.
Le désir effréné des fonctions publiques
Jette dans tous les cœurs des sermens diaboliques.
Nous voulons à tout prix devenir influents.
De là tant de brouillons, tant d'hommes remuants,
Tant d'êtres animés d'un esprit détestable,
Pour qui c'est un malheur qu'un gouvernement stable,
Et que l'effort trompé de leurs ambitions
Intéresse au succès des révolutions
L'exemple du passé les stimule et les tente :
Ils ont devant les yeux juillet mil-huit-cent-trente,
Lorsque, après les trois jours, digne et beau résultat,
On vit nos libéraux s'abattant sur l'Etat
Dévorer le budget, phalange vampirique.
Plus gloutonne cent fois que les criquets d'Afrique.
D'autres voudraient leur dire : A notre tour enfin !
Et laissez-nous manger, car nous avons bien faim.

Si du moins en effet tout allait au mérite !
Mais voilà justement la chose qui m'irrite,
C'est que la liberté ne sait pas mieux choisir
Que la royauté pure et le bon plaisir.
Sous la Charte, aussi bien que sous le despotisme,
Tout n'est-il pas faveur, intrigue, népotisme ?
Des braves députés comment percer les rangs ?